Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 34

Artikel: Chiffons
Autor: S.T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190530

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

à ne pas faire exception, il aurait aujourd'hui une véritable belle-mère et son bonheur serait assuré.

— Quelle mine de possédé ! m'écriai-je en le voyant.

— Ah ! mon ami, balbutia-t-il, si tu savais !...

— Parle. Je suis ici pour t'écouter, te consoler, te sauver, si c'est possible.

Il poussa un profond soupir.

— Qui m'eût dit cela, l'année dernière ? ajouta-t-il. C'est ici même, dans ce riant casino, que s'est décidé mon malheur. J'avais rencontré à Bordeaux deux petites créoles qui venaient de débarquer, une veuve et sa fille. En les voyant, mon ami, on songeait à cette annonce fallacieuse : « Mère et fille sont sœurs ! » Veuve à vingt-huit ans, madame Diamanty venait à Paris. Il lui avait fallu trois ans pour mettre ordre à ses affaires. Elle n'en avait pas trente-deux quand je la découvris sur les allées de Tournoy, et sa fille, mon épouse actuelle, venait d'atteindre sa seizième année. Deux boutons de rose évadés de la Martinique. Je suis resté plus d'un mois sans savoir si j'aimais la mère ou si j'étais fou de la fille, je les faisais danser tour à tour ; l'une et l'autre prenaient indifféremment mon bras. Madame Diamanty est la femme la plus gaie, la plus aimable, la plus alerte qu'on puisse rencontrer.

— De quoi te plains-tu ?

— Je me plains de cela, précisément. Ah ! que n'ai-je une belle-mère comme les autres, revêche, acariâtre, me faisant à chaque instant de la morale !...

— Je ne comprends pas du tout.

— Tu vas comprendre. « Madame, dis-je un soir à madame Diamanty, quand vous remariez-vous ?

— Jamais, répondit-elle.

— Mais mademoiselle votre fille ?

— Ma fille se mariera parce qu'il faut faire comme tout le monde. J'ai payé mon tribut, elle doit en faire autant.

— Alors si je vous demandais sa main ?

— Je crois que vous lui plaisez, et je ne ferais aucune difficulté à vous l'accorder. Quel âge avez-vous ?

— Trente-trois ans.

— On aura vu rarement un gendre plus âgé que sa belle-mère...

— Oh ! vous n'êtes pas une belle-mère, vous...

— En effet, le rôle me conviendrait peu.

— Vous êtes et vous resterez la sœur de ma femme.

— C'est convenu.

— Et tu as épousé ?

— J'ai épousé la plus délicieuse créature que l'on puisse rêver... un sylphe, une houri..., il y a des moments où je me détourne pour respirer, dans la crainte qu'un souffle ne la fasse envoler.

— Et la mère ?

— La mère est restée ce qu'elle était, rieuse, enjouée, avide de plaisir. Souvent ma femme passerait la soirée à la maison, au coin du feu ; mais ma belle-mère veut aller au bal, au théâtre. Il faut que sa fille sorte pour l'y conduire... Et moi aussi, par conséquent. Si je risque parfois une observation, madame Dimanty me répond d'un ton fâché :

— Mais, mon ami, vous êtes un petit vieux ! Si je vous avais cru si grave, je ne vous aurais pas adopté pour gendre !... Je suis jeune, moi, je veux m'amuser... Restez chez vous, si cela ne vous convient pas !...

Marcelin leva les yeux au ciel et continua :

— Elle monte à cheval tous les matins... L'hiver, il faut la conduire à Monaco ; l'été, à Dieppe, à Trouville... Elle est abonnée aux mercredis du cirque... Elle va au bal trois fois par semaine... Elle ne fait que lire et que chanter...

— Cela passera avec l'âge.

— Avec l'âge ! tu es bon, toi. Puisque j'ai dix-huit mois de plus qu'elle... Mais ce n'est pas tout... Tu comprends qu'avec sa beauté, ses allures et ce genre de vie, elle a un grand nombre de soupirants. L'un d'eux, le vicomte de Malefer, est continuellement sur ses talons. J'ai cru devoir faire quelques observations au vicomte, qui s'est écrié : « Monsieur, si vous pensez que j'ai été assez heureux pour compromettre votre belle-mère, n'hésitez pas à m'accorder sa main. J'en suis fou, et elle me désespère !... »

— Eh bien ! as-tu plaidé pour le vicomte ?

Marcelin fit un haut-le-corps.

— Le mariage, dit-il, comporte une dot et des espérances... Mon rôle est d'empêcher madame Dimanty d'avoir des enfants qui viendraient rogner la part de ceux que je compte avoir moi-même... et non de la pousser à une nouvelle union qui dépouillerait ma femme...

— J'avoue que la situation est difficile.

— Et cette évaporée, cette folle me rit au nez quand je veux parler sérieusement. Hier, j'avais amené la conversation sur le devoir des parents, quand elle m'interrompit par un bâillement accentué.

— Vraiment

— Et sais-tu ce qu'elle m'a dit ?

— Quelque chose de drôle ?

— Elle m'a dit, en me tournant le dos : Mon gendre, vous êtes une véritable belle-mère !

(*L'Indépendant de New-York.*)

Chiffons.

Il y a dans les grandes gares, pour l'observateur philosophe, mille sujets d'étude de mœurs, de caste, de langage, de travers et de ridicule, et surtout de modes à noter.

Dans l'espace d'une demi-heure, voici deux contrastes que je glanai un dimanche matin.

C'était d'abord une Bernoise, en voyage de noce apparemment, car son compagnon était empressé et attentif. Le charmant costume national, devenu si rare, qu'il fait se retourner tous les passants, rehaussait la fraîcheur de la jeune femme, en faisait un type, un tableau, un fort joli tableau.

Quoi de plus gracieux, de plus attirant que cette tête à la riche chevelure châtaine, au visage à la carnation saine, fraîche, coiffée du chapeau, du simple chapeau de paille blanche, de forme plate, abaissé sur le visage comme pour le laisser deviner; quoi de plus flatteur que la gorgerette éblouissante de blancheur, maintenue par le demi-corsage de velours noir, amincissant et cambrant une taille robuste, qui ne se soucie nullement d'imiter la guêpure parisienne. Les manches bouffantes et fermes, protégeant à peine le coude, et d'ondulantes chaînes d'argent, retenues par de riches agrafes, complètent ce pittoresque ensemble ? Quoi de plus noble aussi, dans sa simplicité, que la jupe noire en riche étoffe de laine, demi-longue, et que protège le large tablier de soie aux couleurs changeantes ?

Dire que tout ce charme, toute cette poésie du costume national s'en vont, et que nous n'avons d'autre espoir d'en sauver au moins le souvenir qu'en allant voir la pièce de Guillaume-Tell, et encore... le costume uranien a déjà des variantes !!

L'autre toilette de campagnarde vaudoise, en face de laquelle je m'assis peu après, m'aurait presque fâché si elle ne m'avait fait pitié. Représentez-vous une jupe de mousseline blanche à quatre étages de

volants, chacun garni d'une riche dentelle, et qui vous parle tout premièrement du labeur de la repasseuse ; un large ruban rose, s'étalant en nœuds superposés sur le côté de la robe ; un corsage à plis en cachemire blanc-crême surmontant ce prétentieux jupon, et qui a pour complément ou comme excentricité digne d'une Anglaise archi-millionnaire qui ose tout porter, un large col marin d'étoffe noire, oui, noire ! Enfin, pour chapeau, une forme représentant les plus absurdes bosses, cornures et retroussis, surmonté d'un édifice colossal de nœuds de rubans rouges et bruns.

Ajoutons que les mains, protégées par des mitons gris, attestaient les travaux de ferme, et vous aurez une idée d'une toilette qui aurait fait pouffer de rire une Française.

O bon sens, ô simplicité de nos mœurs rustiques, ô vertus de nos grand'mères, qu'est-ce qu'a fait de vous ce grand magicien, le progrès ? Espérons pourtant que les aberrations de la raison dans la mode ne seront qu'un parasite bien vite extirpé de l'arbre grandissant. S. T.

La Rosine.

Se lè dzeins d'esprit et dè granta cabosse sè font cognâitrè, na pas pè on afférè tot solet, mâ soveint, lè taborniaux et lè daderidou sont tot coumeint leu, et pâovont à tot momeint montrâ lâo bétanie. Se Napoléïon, lo vilhio, gagnivè à tot momeint dâi bataillès, ti lè dzo la Rosine à Trinquiet trovâvè moïan dè férè vairè se n'esprit biscornu.

On dzo que Trinquiet, qu'amâvè tant lè piotons, avâi einviâ d'ein avâi po medzi avoué dâi neinteliès, l'einvouïè la Rosine, d'a premi que l'avâi, tsi lo chertiutier, po vairè se l'avâi dâi pî dè caïons, don dâi piotons.

La Rosine lâi va, et coumeint y'avâi dâo mondo pè la boutequa âo tia-caïon, le verounâvè decé, delé, déveron lo chertiutier, tandi que servessâi lè pratiquès, et sein avâi rein démandâ, le retracè frou et retornè pe l'hotô.

— Eh bin, lâi fâ Trinquiet quand la vâi arrevâ ?

— Eh bin, noutron maitrè, lâi repond la Rosine, n'é pas pu vairè se lo chertiutier avâi dâi pî dè caïons, po cein que l'avâi met dâi bottès.

Lo soulon et lo menistrè.

Se vo z'âi z'âo z'u étâ pè Lozena et que vo z'aussi passâ dévant la boutequa ài monsu Simond, tot proutso dâo borné dè la Palud, vo z'âi binsu vu derrâi lè carreau dè la fenétra duè grantès botolhiès que tignont bin onna breintâ tsaquena, que ne sé pas trâo à quiet cein pâo servi, kâ c'est onco on autro afférè què lo pot dè Mourtsi.

On gaillâ, on fifârè dâo diablio, qu'avâi vu clliâo botolhiès, étâi malâdo. Lo menistrè étâi venu lo vairè et lâi desâi que faillâi tâtsi dè sè corredzi et dè ne pas recoumeinci à tant bâirè se sè garessâi, kâ s'on vo desâi, se lâi fasâi lo menistrè, que vo mouretrâ quand vo z'ariâ bu onco onna botolhie, que fariâ-vo ?

— Eh bin, repond lo soulon, y'atsitéré iena dè clliâo botolhiès à monsu Simond et la faré reimpliâ.

Chemin que parcourt le bras d'un typographe. — Supposons qu'un habile typographe travaille dix heures par jour et trois cents jours par an, sans subir de chômage ; il pourra lever 12,000 lettres dans sa journée, défalcation faite de la distribution et des corrections.

La distance du cassetin au composteur peut être évaluée en moyenne à 33 centimètres, et autant pour le retour du composteur au cassetin, cela donne 66 centimètres pour chaque lettre levée, et 7,920 mètres ou 8 kilomètres pour la journée.

En multipliant cette distance par les trois cents jours de l'année, on obtient 2,400 kilomètres ou 600 lieues, à peu près la distance de Lisbonne à l'Oural, frontière-est de l'Europe vers l'Asie.

Boutades.

C'était au bon vieux temps. Un instructeur de musique donnant sa leçon à ses élèves en caserne leur dit : « Mes amis, souvenez-vous que les dièses vont toujours de quinte en quinte en montant et de quarte en quarte en descendant. Le lendemain, à la répétition, il demande à l'élève qui se trouve en face de lui : « Voyons Bourdou, comment se placent les dièses à la clé ? »

— De pinte en pinte en montant et de quartette en quartette en descendant, répond l'élève qui songeait plus souvent au petit-blanc qu'aux théories musicales.

Madame arrive de voyage :

— Ah ! dit-elle, que c'est désagréable, j'ai un grain de poussière dans l'œil.

La femme de chambre très empressée :

— Je cours chercher un plumeau, madame.

Un autre jour sa maîtresse lui dit :

— Marie, allez donc regarder au thermomètre combien il y a de degrés.

La soubrette revenant quelques moments après :

— Je ne sais pas, madame.

— Nigaude que vous êtes ; retournez et voyez où se trouve le mercure.

— Dans le petit tuyau en verre, madame.

Questions et réponses. — Le mot du logogriphe du n° 32, que nous avons oublié d'indiquer, est : *étoile ;* la réponse à la devinette de samedi dernier est : *les fabricants d'allumettes.*

Nous avons reçu 20 réponses justes. La prime est échue à M. Porchet, coiffeur, à la Tour-de-Peilz.

Logogriphe.

Je suis un animal ; sa maison ; un empire.

Prime : 100 feuilles papier à lettre avec en-tête.

L. Monnet.

VINS DE VILLENEUVE
Amédée Monnet & fils, Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.